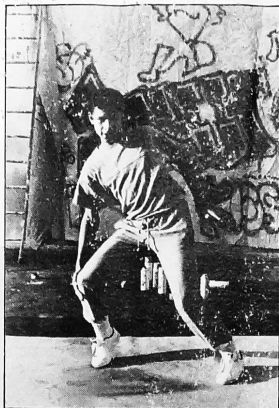
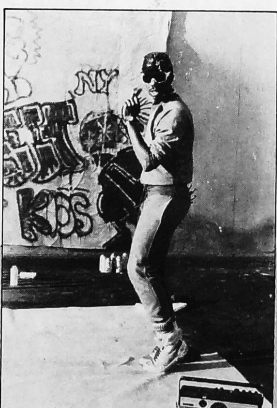
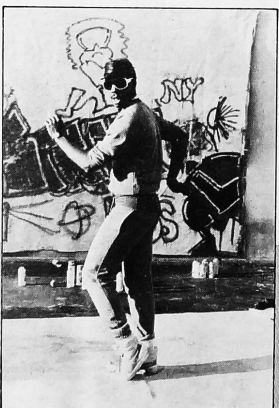


SMURF



LE FREEZE ou le gel est un arrêt brutal sur un mouvement de danse.



LE MAN WALK, ou le pas sur la lune est l'un des mouvements les plus spectaculaires : tout le poids du corps repose sur la jambe gauche, vous faites glisser la jambe droite en arrière (le genou légèrement plié), puis vous recommencez la même opération de façon inverse (tout le poids du corps sur la jambe droite).

BREAK IT : Le smurf, ça n'est pas qu'une danse, c'est aussi une apparence et un état d'esprit. Voici donc 7 conseils pour les futurs adeptes de cette nouvelle façon d'être et de danser :

- 1 - Soyez toujours **ÉLÉGANTS** jusqu'au bout des pieds.
- 2 - Ayez toujours des tennis **BLANCHES** bien lacées.
- 3 - Apprenez à connaître la **RUE** et ses secrets.
- 4 - Soyez possesseur du dernier album de Kurtis **BL.GW** (« party time ? »).
- 5 - Sachez tout sur **FUTURA 2000** et les graffi-

tistes new-yorkais.

6 - Ecoutez et regardez **SYDNEY** (Radio 7, 5 jours sur 5 dès 20 h / TF1 chaque dimanche vers 14 h 20).

7 - Entraînez-vous **RÉGULIÈREMENT** !

Il ne vous reste plus, futurs schtroumpfs, qu'à hanter le bac « smurf » de votre disquaire favori, et à venir nous rejoindre au cœur de la nuit.

Philippe Camara

Le groupe **'STREET KIDS'** est habillé par Daniel **HÉCHTER** et photographié par Jean-Claude **LAGRÈZE**.

LE LEXIQUE DU SMURF

Les breakers de New York n'ont pas seulement inventé un nouveau genre musical ou une danse, ils ont également leur langage, dont voici un lexique. Sachez tout d'abord que le mot « smurf » est l'équivalent anglais de « schtroumpf »...

B-Boys : les danseurs de break.

Bite (to) : piquer ses pas de danse ou son style à quelqu'un.

Bombing : bomber son nom sur un mur ou n'importe où dans la rue.

Breaking : action de danser acrobatiquement, surtout par-terre, en compétition avec d'autres.

Chilling out : action de rester cool.

Deaf : le meilleur.

Down by the law : (faire) partie des gens in.

Fresh : beau (pour des pas de danse) — synonymes : vicious, nasty.

Getting Up : se mettre en avant.

Hip-hop : le nom que les breakers eux-mêmes donnent à leur culture des rues (graffiti, break dancing, rap, etc.).

King : le superlatif du respect que l'on porte au meilleur graffiteur ou danseur...

M.C. : littéralement « Microphone Control », c'est le nom qu'on donne au vocaliste de rap, le maître de cérémonie.

Master : artiste graffiteur expérimenté et talentueux.

Piece : (diminutif de « masterpiece » : chef-d'œuvre) c'est graffiti en couleur de taille importante.

Tag : signature.

Throw down : concours de graffiti, de break ou de rap.

Throw up : un nom écrit en grand et rapidement.

Toy : l'opposé d'un « master ».

Wild style : lettre abstraite formée de flèches et autres formes décoratives.

Writer : graffiteur new-yorkais.

Writers Bench : le lieu de rencontre des graffiteurs, situé dans une station de métro du Bronx.

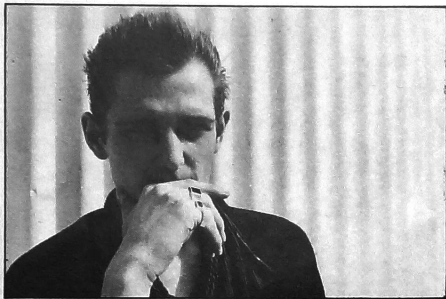
Voilà. Vous avez les mots anglais et leur sens. A vous de trouver des équivalents en français.



GRAFFITIS : Philippe **LEMAN** / **RHETT**. Avec la collaboration de Tony **CLARKE**, Benjamin **FORDE** et Franck **KUTNER**.

CLASH CITY ROCKER

Clash est sans nul doute le groupe le plus controversé actuellement. Tel un parti politique, il vient de traverser sa plus grande crise intérieure. Division au sein du groupe ? Divergence d'idée ? Tout cela semble très difficile à définir. Clash comme le soulignait Dennis Morris, chanteur de Basement 5 a peut-être été trop loin. Mais qui pourrait répondre à cette interrogation ? Et puis, que veut dire exactement « aller trop loin » ? Clash est un groupe unique. Les Clash portent un blason doré accroché à leurs fringues. Clash est bourré de contradictions, et c'est précisément là que réside sa force. C'est avec un sac bourré d'interrogations que j'ai pris la route... Un guerrillero de plus.



Didier Buriez

« Ils m'offraient le bureau/Ils m'offraient la boutique/Ils disaient que je ferais mieux de prendre ce qu'ils avaient/« Voulez-vous prendre le thé à la BBC ? ». « Voulez-vous, voulez-vous vraiment être flic ? ». « Je hais l'armée, et je hais la RAF/Je ne veux pas aller me battre dans la chaleur tropicale/Je hais les règlements de l'administration/Je ne veux pas ouvrir des lettres piégées pour vous ». Clash. Career Opportunities.

o

Curieux comment les villes sont parfois « étrangères ». Le vent souffle trop fort... Première impression à l'atterrissage à Bordeaux : décollage d'un Mig sur l'aéroport militaire. Deuxième impression sur la route : convoi de chars camouflés. Soudain tout disparaît sous l'acier et le béton. La ville est captivante parce qu'elle est terriblement puissante. Pourtant sa vulnérabilité est proche... je la sens. Le Clash est dans la cité, mais rien ne laisse prévoir...

6 h 32 : les informations télévisées. Terrorisme en Espagne, en Irlande du Nord, mauvais temps, débat Mitterrand/Giscard.

Ambiance surchauffée dans les backstages. C'est le premier concert de Clash en France. Tout le monde semble nerveux, pourtant la tournée tourne au quart de tour jusqu'à présent 12.000 personnes à Lisbonne, plus de 7.000 à Barcelone, autant à San Sébastien et Madrid, plus de 3.000 ce soir. Alors ? Alors quoi ?

Topper fait des mouvements d'assouplissement, full-contact. Mick Jones s'accorde en compagnie de Paul Simonon. Joe est dans la caravane aménagée, il répète à voix basse. Dans quelques minutes, ce sera à eux. Les lumières craquent... s'éteignent... Symphonie délirante, la corrida peut commencer, les matadors sont là, enfin ! Le public ne parle plus, c'est le moment. Rentrant au pas de course en file indienne, ils envahissent la scène ; les planches brûlent. Que se passe-t-il ? Une montée d'adrénaline, la chair de poule ? Clash aurait donc un si grand impact, un pouvoir sensoriel si délirant ? Oui, je reste

fasciné. Fascination. Ils sont là, plus présents que jamais, unis pour un même combat, pour un même respect des choses. Souvent « faux » en jouant certains morceaux : la preuve concrète de leur authenticité. C'est en cela que les Clash prouvent qu'ils n'ont pas changé comme certains le prétendent... Clash, c'est la spontanéité, le déterminisme, la force et une direction « ligne droite ».

« Nous sommes là pour supplanter Giscard » hurle Joe Strummer dans le micro. Pourtant le public de Bordeaux ne réagit pas réellement. L'influx que transmet le groupe n'est pas décodé, sauf pour quelques « initiés » qui dansent sous les projecteurs. Une dizaine de morceaux, et le groupe file dans les coulisses. Ils reviendront pour quelques compositions, des classiques du genre l'apothéose étant un « London's burning » final. Les lumières se ralentissent, le public se dissout dans la nuit tiède. Je sais, et le groupe sait aussi que ce soir la communication n'a pas réellement eu lieu. Et ce n'est pas de leur faute non, juste une interprétation différente des données entre eux, et le public. Celui-ci, il faut le reconnaître n'a pas fait d'effort ce soir. De l'avis de personnes concernées, c'est ainsi pour tous les concerts. J'ai entendu dire que Bordeaux était une ville trop bourgeoise, je ne sais pas. Ce qui est absolument certain, c'est que le public, en majorité, n'a pas saisi à quel point l'approbation et la reconnaissance seraient précieuses à un groupe comme Clash. Pourquoi ? Parce que Clash a absolument besoin de ça, une confiance, un défi, un catalyseur qui les pousse toujours plus loin. Au sein du groupe, c'est bien « entendu » Joe Strummer qui en manque le plus. Suite aux incertitudes qui planent sur le groupe, Joe a totalement perdu confiance. Il ne sait plus vraiment... Il se cherche... Il voudrait tant trouver une réponse à quoi ? Question de sphinx.



Didier Buriez



Paul, mais il n'a pas voulu descendre. Ensuite ils ont téléphoné à Joe... qui, lui, est descendu leur parler jusqu'à trois heures trente du matin ???

10 h. Le bus nous transporte en direction de Lyon, ce qui va faire plus de huit heures de transport. Les flics viennent de nous dresser un P.V. parce que nous étions mal garés. Mick ne sourit pas du tout, le matin il est exécrable.



Didier Buriez

Joe regarde « l'action » d'un air totalement détaché... « Ok, je fuis les flics que j'ai sur le dos... Je me cachais des flics que j'ai sur le dos... Ils sont entrain de me tirer dessus, les flics que j'ai dans le dos... Et les victimes, bien sûr ne reviennent pas... Qu'est-ce que je fais ? Je me cachais des flics... Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche... ». Police In My Back. (Eddy Grant. Reprise par Clash).

L'ambiance ? Pas de délire dans le car, personne n'a dormi plus de quatre heures. Tout le monde croule de fatigue. Joe est seul dans son coin, Mick et Ellen (Ellen Foley) sont toujours à l'écart. Mick est particulièrement énervé, mais c'est sa nature au matin, cela s'améliore avec les heures. Paul est avec la chanteuse de Pearlharbour, sa girl-friend. Il affiche un sourire « adrift » à la dérive. Les yeux dans le vague, son énorme magnétophone serré contre lui, il voyage à part... Marc Zermati est là aussi, devenu docteur pour ce voyage. Il distribue comprimés et remontants. L'album que Paul Simonon et Mickey Dread ont fait ensemble, devrait sortir sous le label Underdog un album fabuleux, dit-on, dans les coulisses... de l'autobus.

Topper est avec sa femme complètement en dehors de tout, ils ne sont pas fatigués, ils sont malades. Les roadies voyagent dans un autre bus absolument génial, équipé de vidéos, d'une télé couleur, de couchettes... Le groupe a préféré leur céder le meilleur bus.

« Le travail qu'ils fournissent est considérable comparé au nôtre. Normal qu'ils voyagent « tout confort » explique Joe.

Bouteilles, cigarettes, cassettes, l'attirail des longs parcours. Du reggae en fond sonore. Sentiment étrange. Je sais qu'il n'y a pas de problèmes, mais je ressens un malaise. Tout

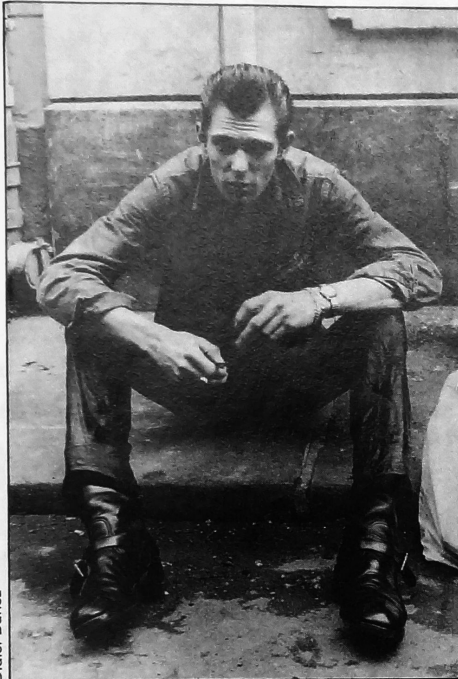
CLASH : ROCK BRIGADE

Rudie... Rudie... Rudie...

Réveil à 7 heures. Au dire général, nous devrions prendre la route à 8 heures. Hier soir, des Anglais sont passés à l'hôtel pour voir

semble spontané, mais paradoxalement extrêmement calculé et pro.

Relais Sorillon : Mick, Ellen, Joe et Marc sont descendus boire un café. Bobby Sands est mort ce soir. Cosmo Vinyl laisse entendre que l'événement préoccupe tout le monde, « *qu'avec le gouvernement fasciste qu'ils ont en ce moment le problème est vite résolu* ». Attentat en Espagne (...) Madrid's Burning ???



Didier Buriiez

Je m'assieds à côté de Joe qui traduit des mots en français à l'aide du dictionnaire. Il les retranscrit dans un calpin noir. En effet, tout peut servir. Difficile de s'approcher de Mick qui ne quitte pas Ellen Folley d'un millimètre. Joe refuse de parler à quiconque, il est trop fatigué. La route risque d'être longue. Dix kilomètres d'autoroute sur 500 au total. La lassitude s'installe, chacun planqué dans son univers, impertubablement clos. Joe reconnaissait il n'y a pas longtemps qu'il se marrait mieux avant. Il n'arrêterait pas de faire des conneries avec Paul. Tout semblerait maintenant trop systématique ? Je n'y crois pas. Ce qui semble contradictoire c'est que dans la majorité des interviews accordés par le groupe, leur idée fixe était de reprendre la route. Or c'est leur cinquième concert et leur épuisement psychologique fait peine à voir. Que se passe-t-il ? Je suis un peu déçu par tous ces événements. Y aurait-il des grains de sable dans ce fabuleux engrenage ! Le Clash semble être sous tension constante. J'aimerais me tromper. Je ne sais pas s'ils sont affaiblis, mais je ressens ce malaise comme on « *sent* » venir l'orage, en été. Je ne veux pas chercher à leur poser de questions, à leur imposer un dialogue. Je sais qu'il se passe « *quelque chose* », mais quoi ?

Le temps passe. Les kilomètres défilent. Paysage pluvieux. Joe est maintenant complètement amorphe. Le vin de Bordeaux réchauffe un peu son corps. Mussidan.

Qu'est-ce qui empêche les gens de parler et de communiquer ? Le vin de cuvée 1971 me gratte la gorge, « *assouplis-toi, la route est longue...* ». Je ne cesse de me répéter cette phrase.

Périgueux est à 33 km. Et si la réponse venait de cette profonde désillusion qu'ils ont eu avec la presse britannique ? La question stagne entre la lassitude... et... l'intimité bouleversée. Le Clash a-t-il été trop loin ? N'ont-ils pas su préserver un peu d'eux-mêmes ? Feraient-ils machine arrière ? Je sombre dans le doute. Joe ne veut pas répondre, il ne sait plus vraiment où se situe la vérité. Les gens lui parle d'« *une morale* », d'une direction, à suivre. Désenchantement. Il ne sait plus s'il est vraiment honnête envers les autres. Si son honnêteté touche encore les autres, tous les autres.

Joe, tout à coup, a envie de parler : « *Tout le monde cherche des réponses... Je ne sais plus vraiment. Moi je crois en la musique, je crois en ce que je fais. En ce moment, je ne parle pas et cela m'ennuie quand les gens me posent des questions sur « Pourquoi ceci... ». J'ai l'impression d'être un peu dans l'obscurité. Parlons d'autre chose* ».

Joe est parti à l'avant du car, sa bouteille à la main, il ne boit pas. Il pose la bouteille sur le siège et tente désespérément de s'endormir... Aller voir Mick ?

ROCK : On pense souvent que tu es la personne la moins accessible du groupe ?

MICK JONES : C'est faux, je suis la personne la plus ouverte mais à chaque fois qu'on vient me voir cinq minutes avant le concert pour me poser des questions idiotes, j'envoie ballader. Sinon pas de problèmes ! Tu m'as donné un questionnaire difficile, je vais y réfléchir, cela va me prendre du temps, mais c'est une bonne idée. La seule vraie galère pour me parler, c'est de me prendre au réveil ! Je suis épouvantable... ».

ROCK : Clash traverserait-il des problèmes internes ?

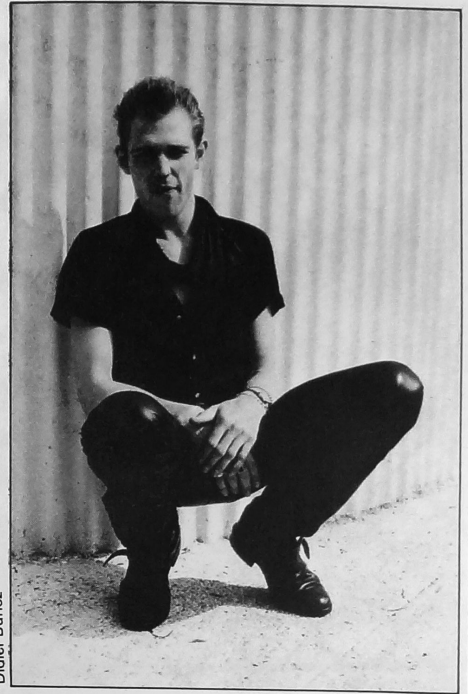


Didier Buriiez

MICK : Il n'y a pas vraiment de problèmes. Nous avons traversé une crise, mais ce n'était pas un véritable conflit. Nous portions sur nos épaules, une charge, un poids trop lourd, supérieur à notre résistance morale. Accablés de toute part, surtout par la presse anglaise, Nous avons été profondément déçus...

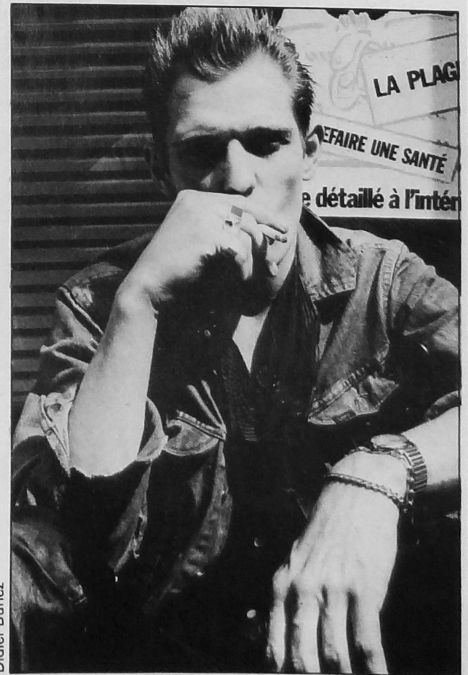
ROCK : On est déçu quand on attend quelque chose, pas quand on n'attend rien. Vous avez toujours sous-entendu, vous foutre totalement de la presse, non ?

MICK : Ok, ok là-dessus, nous nous sommes totalement gourrés. C'est vrai que l'on a toujours dit qu'on se foutait de la presse, et bien sûr elle est tombée dans le panneau. Pour « Sandinista », nous nous sommes dits quel effort que nous venions de faire, cette révolution de « forme », aurait pour effet de mobiliser la presse. Erreur ! Les critiques n'ont rien compris. La presse anglaise est la plus réactionnaire que je connaisse. C'est de là que vient le véritable malaise ; une partie des gens qui font la presse ne connaît pas le public. La presse a un pouvoir phénoménal. Le type qui ne peut dépenser que 4 livres par semaine pour acheter des disques ne



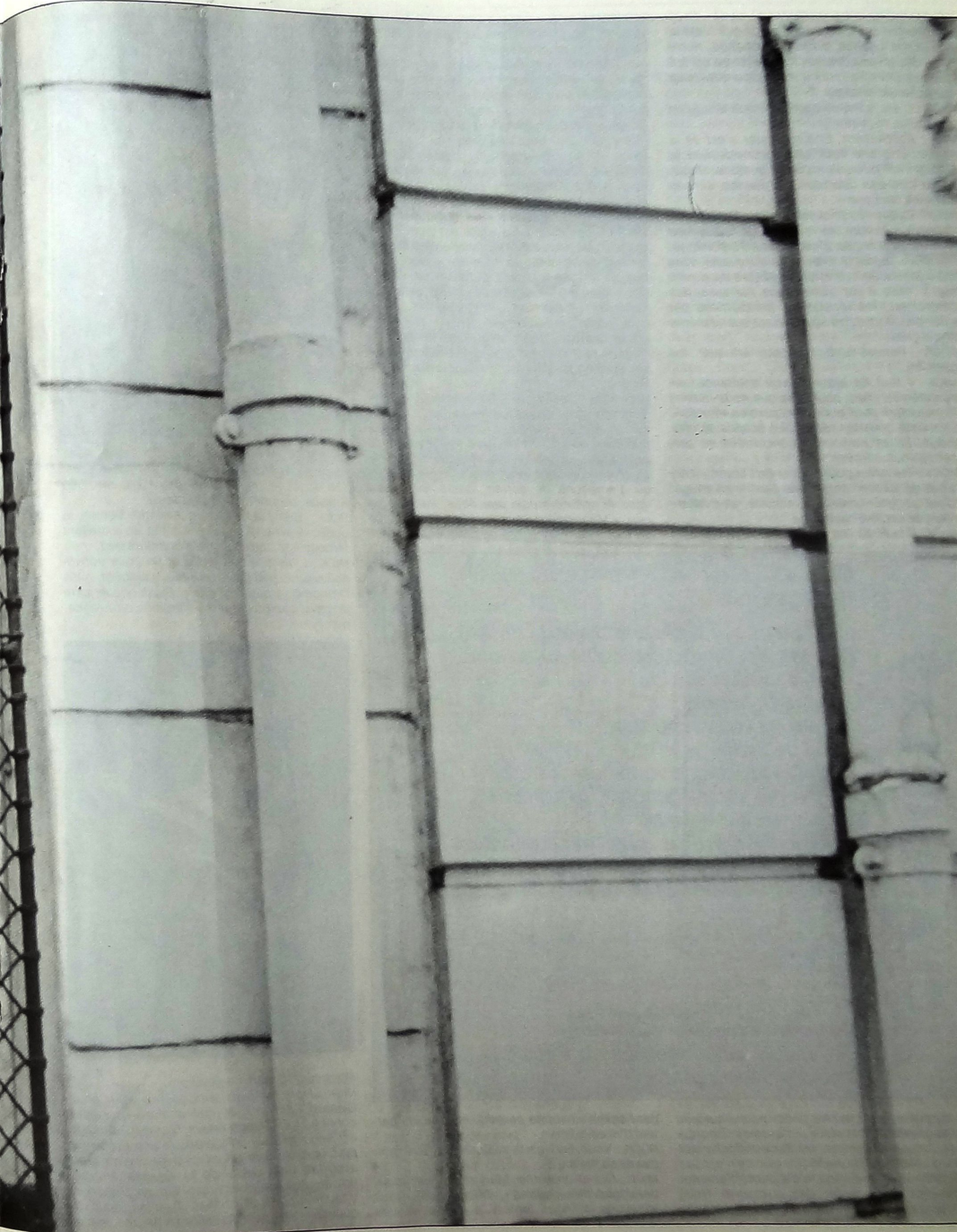
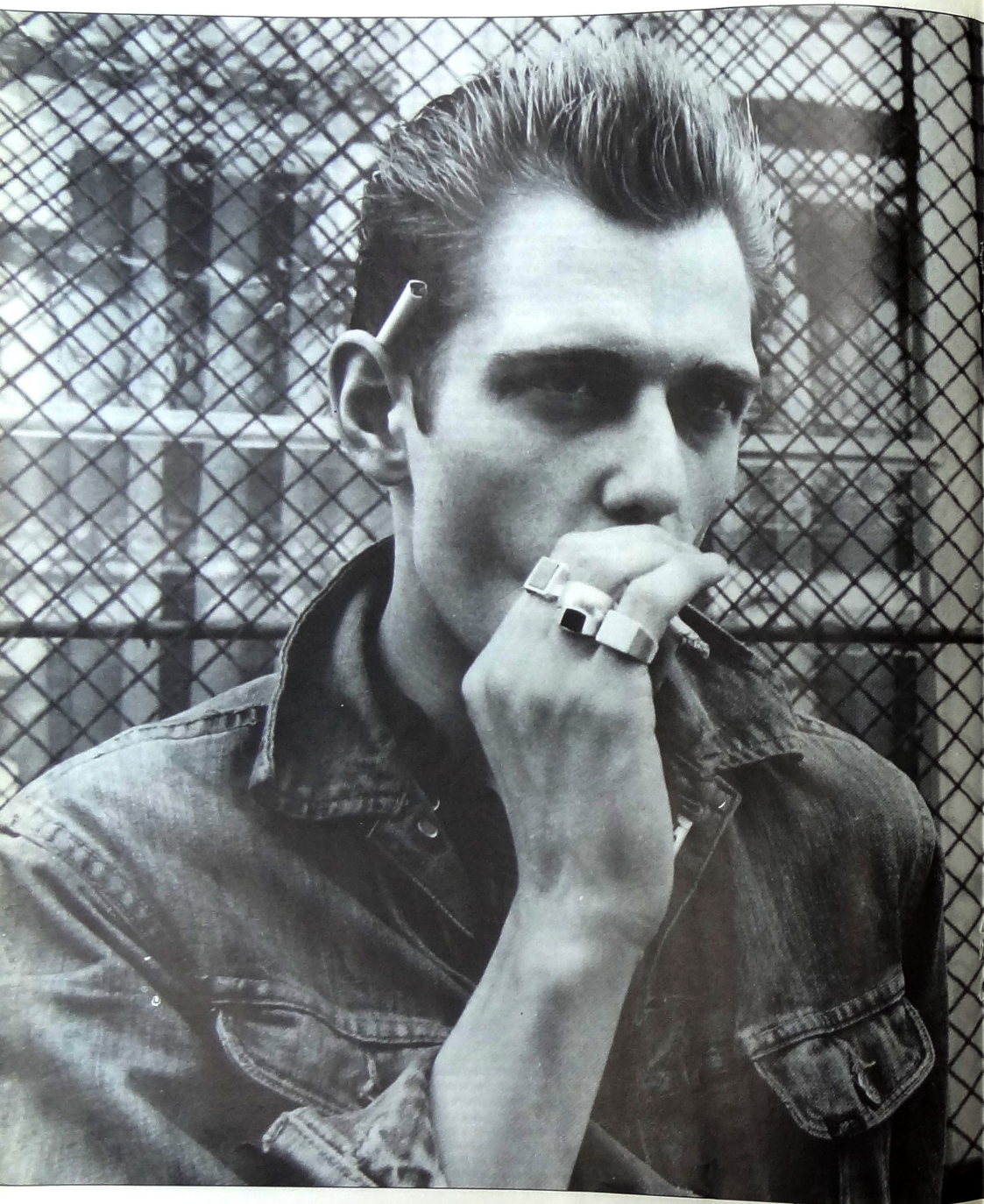
Didier Buriiez

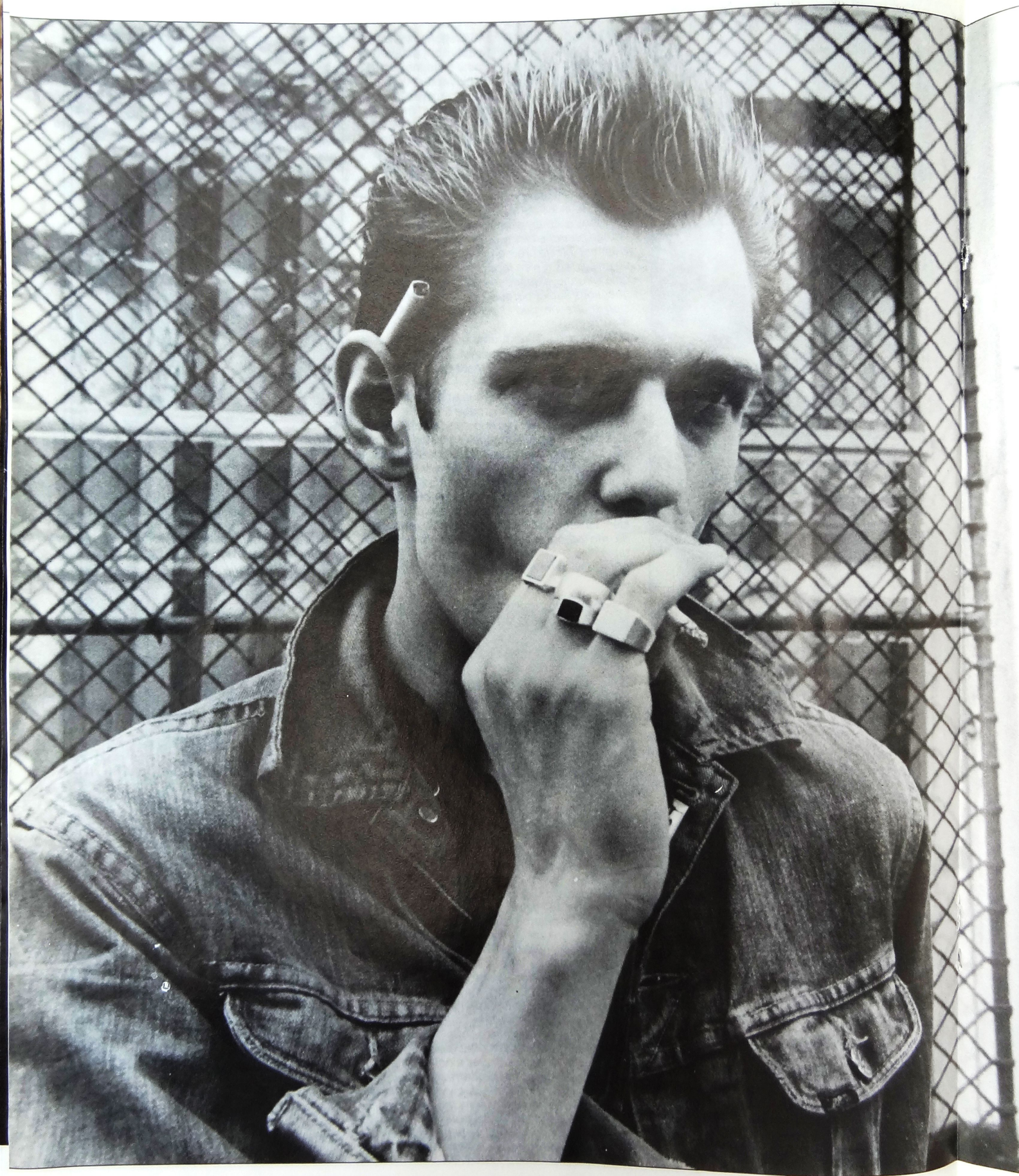
doit pas faire d'erreur. Alors il fait confiance à cette presse. Ce qui n'a pas été compris, c'est que vendre « Sandinista », un triple album pour le prix d'un, nous a coûté la peau du cul, tout ce que nous possédions. Nous avons fait ce truc pour les types qui n'ont pas d'argent, mais cela se retourne contre nous. Nous avions les atouts pour gagner, mais il y a eu tricherie. Et c'est aux tricheurs que l'on fait confiance. Pourquoi, on nous a descendus ? Je vais te le dire. Ils voulaient, tous ces mecs qui bossent dans les journaux spécialisés, nous coller une étiquette. Clash est « ainsi », « pense ainsi », « agit

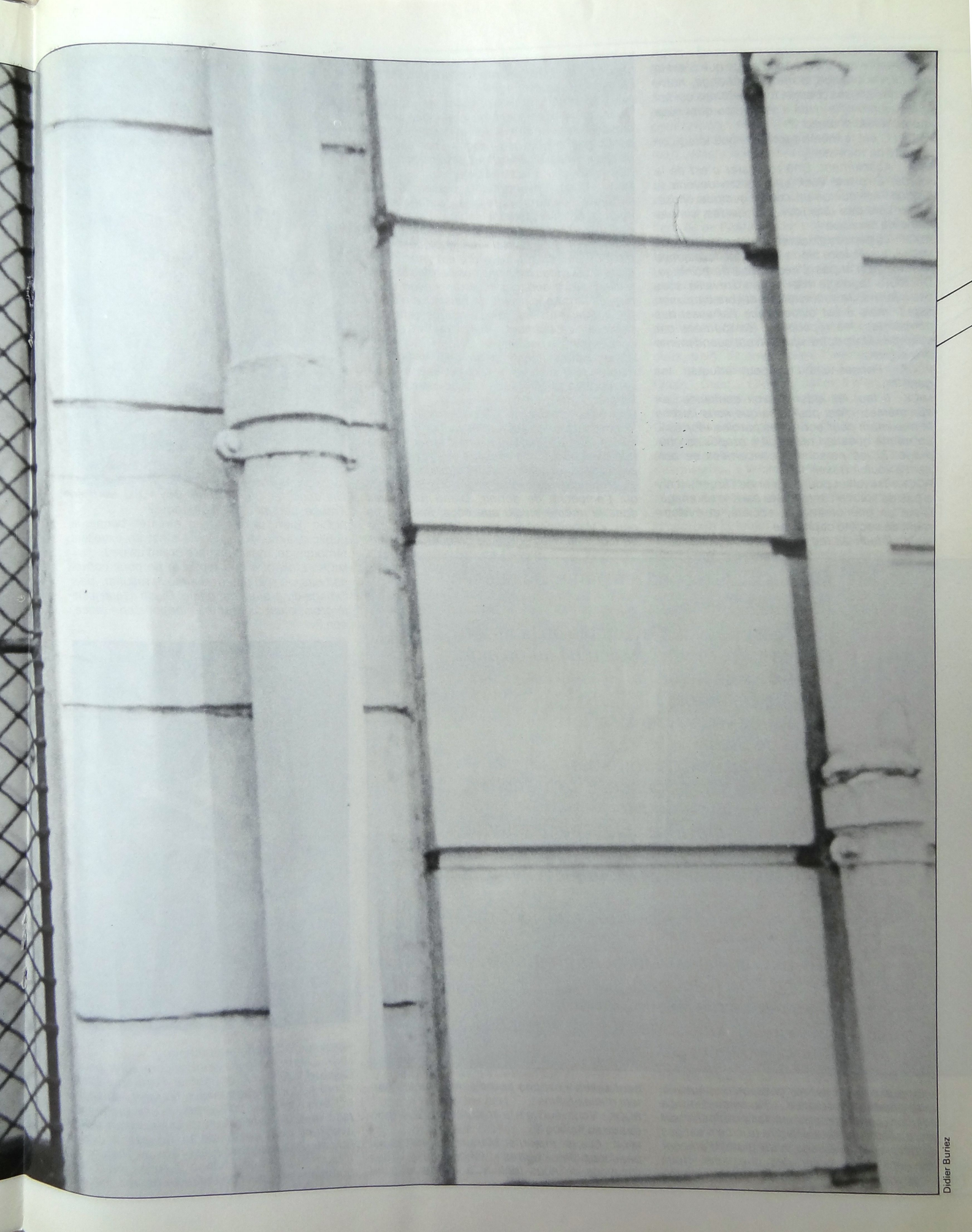


Didier Buriiez

comme cela », coup fourré, tout allait trop vite pour eux, alors pour ne pas perdre la face, ils ont descendu l'album. Notre but est d'aller toujours plus loin sans aucune contrainte, sans aucune étiquette. Comment les gens n'arrivent-ils pas à







comprendre que tout change parce que c'est la vie. La vie change, notre look change, notre vision des choses change, c'est le temps qui fait le mouvement, le rythme. Alors pourquoi nous reprocher de changer ? »

ROCK : C'est le même problème que lorsqu'on te traite de rock-star ?

MICK : Absolument. Une rock star c'est de la merde. Être une rock star c'est « devenir le produit » de quelqu'un où de quelque chose. Je ne suis pas une rock star, je fais simplement ma musique !

ROCK : Tu penses sincèrement être libre ?

MICK : Je suis libre bien sûr... Je me lève quand je veux, je n'ai pas d'heure, pas de pointage. De toute façon je n'ai jamais travaillé sous cette forme. Je suis totalement libre dans mon esprit, mais il est évident que j'ai aussi des contraintes, les répétitions, les tournées par exemple. Mais notre situation est quand même privilégiée.

ROCK : Penses-tu qu'on peut éduquer les gens ?

MICK : Il faut les aider à avoir confiance en eux-mêmes, c'est pour cela que nous faisons le maximum pour écrire des paroles « fortes ». La même question ressurgit à propos du chômage. Si les personnes concernées se borborent à vouloir travailler...

ROCK : Travailler pour gagner de l'argent. Il n'y a pas de solution immédiate dans le chômage. C'est un phénomène de société, et évidemment de société capitaliste.

MICK : Il faudrait repartir à zéro. Je pense qu'il

gations. Les grands livres sont tous basés sur ce thème, tu as remarqué !

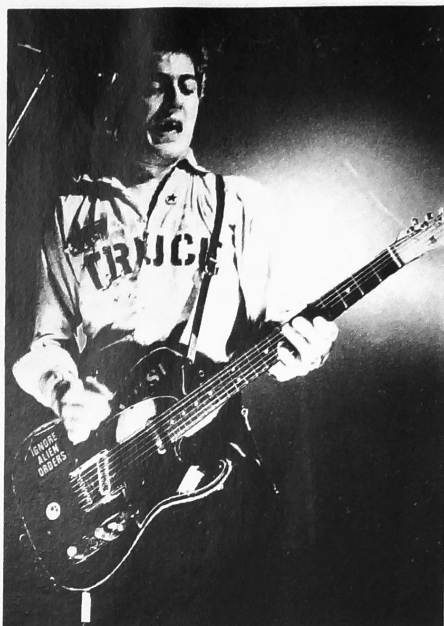
Nous regardons la télé et lisons les journaux. Nous sommes toujours au cœur des problèmes si l'on peut dire. A ton avis est-ce que le public pense que nous avons une maison à Beverly-Hills avec chauffeur, piscine etc...

ROCK : Non, ce serait trop bête !

MICK : Nous n'avons trahis personne, nous sommes toujours crédibles, authentiques, nous avons simplement évolué. La majorité des trucs que j'entends en ce moment à la radio c'est du « revival » de quelque chose, c'est un peu chiant. La vérité est dans la rue, c'est là que nous trouvons nos paroles et notre feeling. Nous sommes toujours « avec eux », que les Kids se le disent. Jamais nous n'avons fait machine arrière, tu sais ce que cela nous coûte en ce moment... Clash ne fait pas de concession... à personne.

ROCK : « Magnificent Seven » est le titre qui marche le mieux. La preuve est que vous l'avez sorti en single. Il correspond à quoi, à des visions... ?

MICK : Oui c'est cela. On se trouvait à New-York et... Quand tu lèves les yeux, tu tombes sur de la pub, quand tu allumes la radio ou la télé c'est pareil... Tu veux lire une revue, tu te payes deux tonnes de pub, et quand tu rentres au Motel c'est le clignotement des enseignes qui t'empêche de dormir. Diana Ross était dans le même studio que nous, imagine un peu. « Magnificent Seven », c'est l'amalgame de tout cela. T'es obligé de craquer « Magnifi-

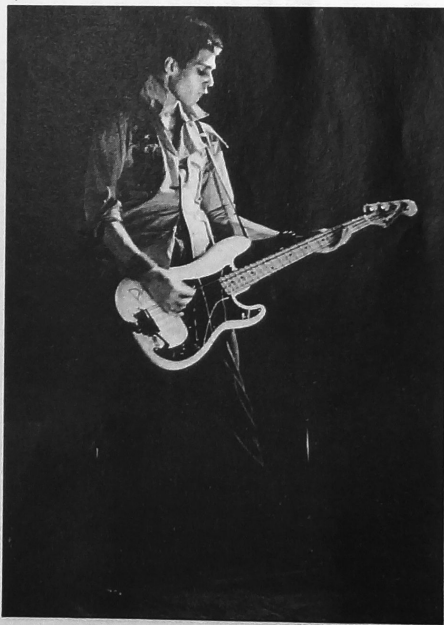


Gilles Bascop

départ. On démarre sur un petit quelque chose et puis des trucs viennent se greffer dessus. Dis donc, le film « Rude Boy » est sorti en France, comment a-t-il été reçu ?

ROCK : Bien, la critique a été très bonne, le public a aimé. A mon avis c'est un excellent témoignage, mais l'histoire craint un peu...

MICK : L'histoire est débile et ne nous convenait pas. Je n'ai pas trop aimé le résultat, mais l'image du groupe est fidèle. Clash a joué juste je crois. c'est bientôt les élections en France, non ?



Gilles Bascop

ROCK : Oui, dimanche prochain.

MICK : Alors les gens vont encore voter pour Giscard ? On m'a dit que le Parti socialiste était très fort ici, tant mieux. Margret Thatcher est épouvantable, elle pratique une droite de fascisme, Giscard est un royaliste, il aime bien avoir une cour autour de lui, Reagan, le cowboy de seconde classe, est l'ami de Thatcher. Il faudrait que cela change. Tu m'as remis un questionnaire, cela doit faire six heures, je n'ai

CLASHISTAS

Mick JONES répond (en partie) au questionnaire de Proust.

Quel est pour vous le comble de la misère ?
Etre torturé. Perdre quelqu'un qu'on aime.

Votre peintre favori ?

Eugène Delacroix.

Qui auriez-vous aimé être ?

Le roi de Siam.

Le principal trait de votre caractère ?

Le charme, l'intelligence. Etre branché.

Votre principal défaut ?

Le pessimisme. Etre chiant par inattention.

Votre rêve de bonheur ?

La transparence. 24 heures de télé pour U.K.

Les caractères historiques que vous méprisez le plus ?

Les nationalistes. Margaret Thatcher. The Raging Cow (vache enragée).

Comment aimeriez-vous mourir ?

Dans un avion au-dessus du Pacifique. Le moins souvent possible.

existe un espoir chez les gens, qu'on peut leur faire prendre conscience..., j'ai confiance... La solution paraît simple, les faire réfléchir sur leurs conditions de vie. Notre truc ce n'est pas de délivrer un message, c'est plutôt d'amener les gens à se poser des questions. Nous n'apportons pas les réponses, mais les interro-

cent seven » est une parodie, les paroles parlent d'elles-mêmes.

ROCK : Vous écrivez la majorité de vos morceaux au feeling ?

MICK : Oui en majorité. Mais on se sert aussi beaucoup des « autres », (Mick sourit). Nous essayons de nous tenir à la même idée de



pas oublié. C'est le questionnaire de Marcel Proust ? Un questionnaire breveté ?

ROCK : Tu me le rendras tout à l'heure. Mick, en ce moment tu crois en quoi ?

MICK : Au combat (Mick sourit, jettant un clin d'œil complice à Ellen Folley). Mick conserve le questionnaire, les questions posées par écrit pour ne pas importuner un des Clashman. Il est pratiquement impossible de lier conversation avec Joe en ce moment, il me remettra la feuille de papier que je lui ai soumise, arrivée à Paris, dit-il. Enfoncé dans son fauteuil, la cigarette entre les doigts, il se laisse bercer par le bruit du moteur, les yeux dans le vague. De temps en temps il fredonne un air, écrit quelques lignes sur son calepin. Lentement, il se tourne vers moi, un sourire fatigué aux lèvres. Il fait l'effort de parler moitié français, moitié anglais.

JOE STRUMMER : Ça va. Excuse moi, je ne suis pas très en forme. Comment as-tu trouvé le concert hier soir ?

ROCK : Bien, c'était bien, le son par contre... épouvantable !

JOE : Oui, c'est souvent comme cela, les salles ne sont pas adaptées. Le public était aussi un peu mou, mais nous nous améliorons au fil des concerts, tu verras ce soir.

ROCK : Vous jouez deux nouveaux morceaux, ils sont assez super !

JOE : Je suis content que tu les trouve bien. Le premier, « This Is Radio Clash » traite de la communication par satellite « Com-Sat ». Le deuxième c'est « Sean Flynn », la face B du single... Mick a du répondre à la majorité de tes questions.

ROCK : Oui, ne t'en fais pas. Je ne suis pas à la pièce !

JOE : Alors ça va ! Mais fais-le comprendre autour de toi. Clash n'est pas au bout du rouleau. Nous avons surmonté de gros problèmes, nous sommes prêts à contre-attaquer.

ROCK : C'est une guérilla ?

JOE : Exactement, une guérilla, mais non violente. Je déteste la violence. Tu as vu hier... j'ai dû calmer le public. Ce voyage n'en finit plus, je suis crevé.

ROCK : On en a encore pour deux bonnes heures.

JOE : Merde encore deux heures, bon je vais dormir un peu, à tout à l'heure.

ROCK : A tout à l'heure.

o

Le car continue de traîner sa carcasse d'acier suivant les virages du Massif-Central. Atmosphère détendue au bord du néant. Paul Simonon est allongé sur la banquette, éreinté lui aussi.

ROCK : Ça va bien Paul ?

PAUL : Si on veut, j'en ai marre de ce trajet. J'ai surtout hâte d'arriver à Paris.

ROCK : Mais il reste encore Lyon et la Suisse.

PAUL : C'est vrai ? Ah oui. Moi j'adore Paris la dernière fois, on s'était bien éclaté...

ROCK : Ton album avec Mickey Dread doit bientôt sortir, c'était une drôle d'aventure ?

PAUL : Oui, c'était génial. Marc (Zermati) sortira probablement l'album. Ce fut une expérience concluante. En temps que bassiste, cela m'a permis de m'améliorer. Important pour la suite. Quand tu atteins un bon niveau, quand tu possèdes la technique, tu peux tout oser.

ROCK : Toi tu t'attendais à cette critique contre « Sandinista » ?

PAUL : Ah, non pas du tout. Quand nous avons sorti le triple pour le prix d'un, je me suis dit : « Personne ne va se remettre de ce coup-là ; c'est fort ». La vérité est que la presse britannique n'a rien compris et que c'est moi qui ne m'en suis pas remis. Tout ce qui bouleverse leurs structures de merde les dérange. Les types qui ont fait la critique de l'album se contrefoutaient du Nicaragua, mais avec nous ils ont été obligés de se mettre à la page, voilà ce qui les a gênés.

ROCK : Il n'y a qu'en Angleterre, votre pays, que la critique vous a descendus ?

PAUL : Ouais, je trouve cela triste, vraiment triste. N'en parlons plus.

ROCK : Tu aimes bien les tournées ?

PAUL : Si on veut. Disons que j'aime certaines villes. En général, j'aime bien si le public réagit. En Espagne et au Portugal, c'était super.

ROCK : Tu as l'impression que Clash n'est pas compris ?

PAUL : Si, nous sommes compris, il n'y a qu'à voir le nombre de personnes qui s'est dérangé pour venir nous voir et nous entendre. Ça aide pour le moral, et nous en avons besoin !

ROCK : Hasta la victoria siempre !

PAUL : Hasta la victoria siempre !!

o

Lyon ouvre enfin ces entrailles aux Clash. La cité de béton va vibrer ce soir. Clash attaquera de front jusqu'à l'épuisement. La salle hurle à l'entrée de Pearlharbour comme à l'entrée des banderilleros à la corrida. Pearlharbour assure un très bon set, et le public réagit, fougueux. Un psycho-billy bien enlevé surchauffe une salle qui n'en demande pas moins. Mais tout le monde attend les torreadors, matadors pour la circonstance. Obscurité. Le public se déchaîne. Clash attend encore quelques minutes avant d'apparaître sur scène. Un, deux, trois, ils envahissent l'arène, accueillis par des milliers de poings levés. Clash... Clash... Clash... C'est du délire. Il n'en faut pas moins pour enflammer le groupe.

Fièvre et sueur ! Appels, rappels, rappels. Clash donne ce soir, en la ville de Lyon, un de ses plus beaux concerts.

Joe est happé par des mains tendues. Le mot « passion » colle à ces instants. « White Riot », c'est ce soir. La « grande histoire ». Quelques morceaux de reggae électrique calment les trépидations. Au nième rappel, c'est « London's Burning » qui emportera la foule. Le public lyonnais a su se « donner », la récompense a donc été méritée ! Clash n'avait rien à prouver, sinon à eux-mêmes, que personne ne les avait oubliés. Ils ne sont pas seuls dans la jungle des villes, le combat a été inventé pour qu'on n'y succombe pas. Le combat est fait pour ne faire que commencer. Commencer à jamais... « Le pouvoir est entre les mains/des gens assez riches pour l'acheter/Pendant qu'on marche dans les rues/Trop lâches pour essayer quelque chose/Et chacun fait ce qu'on lui dit de faire/Et chacun bouffe la nourriture des supermarchés/Émeute blanche/Je veux une émeute à mon goût. White Riot : Clash.

o

Paris.

Le Clash est dans la cité pour un concert « sold out » depuis une semaine. Je passe les « visiter » rapides à l'hôtel. Joe est très énervé, ce matin, il n'a plus de voix. Cela le contrarie. Il n'a toujours pas répondu à ce questionnaire par écrit. Mais je ne lui en veux pas. Je sais qu'il est « ailleurs » et qu'il n'oubliera pas. J'ai l'impression de pouvoir moi-même répondre aux questions. Joe Strummer vit totalement dans sa sphère, extrémiste jusqu'au bout, il a du mal à faire la part de la fiction dans ses propres réalités. Nihiliste en moment de déprime, il s'accroche parce qu'il croit encore et toujours à ce qu'il entreprend. Joe, on se reverra bientôt. On se reverra, boy ! Nos regards se sont croisés, vraiment croisés. Quelque chose de vrai a accroché entre nous. Poignées de mains. A bientôt. Mick m'a rendu le questionnaire à demi-vierge. J'ai compris pourquoi tout à coup. Ne serait-ce pas aux Clashistes de répondre à certaines questions ?

o

Toutes les contradictions sont bénéfiques. Le doute fait partie de l'acte philosophique. Les contradictions font acte de changement : Hasta la victoria siempre.

Guest list : J.M. Canovas
Special thanks : Cosmo Vinyl, Clash...

See you soon

L'âme d'un rasta

Là-haut, à la droite du seigneur, il commence à y avoir de quoi faire ! Je suppose que lorsque Dieu entend un disque qui lui plaît, il fait venir le musicien à ses côtés. Encore heureux qu'il n'appelle pas tout le groupe... Je suppose aussi que pour Claude François, c'était un accident, un vrai.

Je suppose aussi que Marley l'a regardé et lui a dit : « *Hey Mon, c'est pas cool* ». Parce que visiblement ça ne l'est pas.

Comme tous les rastas, Marley vivait près de Dieu. Pourtant il n'était pas tout à fait un Rasta comme les autres.

Il avait la magie en plus.

Je me souviens de ce concert en Jamaïque. Il avait plu, le stade était une sorte de patinoire de boue rouge, la nuit était chaude, humide, vingt mille personnes étaient là, scandant chaque chanson, chaque mot, comme une longue prière, balançant d'un pied sur l'autre dans cette merde rouge qui vous collait les pieds au sol. Pas évident d'élever son âme dans ses conditions. Les corps suaient, les peaux luisaient, j'avais envie de rester dans cette chaleur moite et souple, tellement humaine, pour la vie.

Marley sur scène, visage stigmatisé d'une souffrance soudain libérée, lançait ses bras au ciel, gémissait, image du désarroi d'un peuple déraciné puis emprisonné dans une île de misère et de mort.

Il y eut quelques personnes comme ça qui ont su rendre au peuple noir la fierté de sa couleur, la beauté de son âme, la magie de sa culture : Malcolm X, Luther King, Angela Davis, Mohamed Ali, Bob Marley, Et cela compte un peu plus que les passages dans les boîtes disco ou depuis quelques temps, il est vrai, son Reggae sonnait un peu trop bien...

À l'époque de ce concert, Marley ne donnait plus d'interview. Il s'était réfugié dans l'aile la plus pure, la plus fanatique, la plus religieuse du mouvement Rasta, il sortait tout juste d'une autre de ces périodes troublées qui ont jalonné sa vie malgré le succès. De toute façon, naître en Jamaïque, c'est prendre un mauvais départ dans la vie.

Ici, c'est le rock ou l'usine, là-bas, c'est le Reggae ou la mort. Avec des choix comme ça les hésitations ne sont pas permises. Marley commence très jeune à traîner dans les studios et à composer. Il fonde les Wailers avec Bunny Livingstone et Peter Tosh, vit et travaille pendant deux ans aux U.S.A. où sa mère a émigré, compose pour Johnny Cash (à moins que ce ne soit un autre ringard de la Country américaine, je vous laisse vérifier) enregistre avec les Wailers pour Island, devient avec Toots et Jimmy Cliff, la troisième star du Reggae, et bientôt la première. Il se mêle de politique, on le rappelle à l'ordre par la grâce d'un attentat, il est blessé au bras, s'exile de nouveau pour deux ans, puis revient à Kingston. Là, il trouve une Jamaïque changée, plus misérable encore, toute entière tournée vers le commerce du reggae. Le reggae devait sortir la Jamaïque de son isolement et de sa misère, de son esclavage politique, il l'a jetée

dans l'escalavage du showbiz, en matière de politique planétaire, la seule qui le soit vraiment. En même temps les critiques se déchaînent contre lui. On l'accuse d'être pollué par la civilisation occidentale, d'être trop riche, trop lointain. On l'accuse d'être vendu à Babylone, d'avoir soutenu l'élection de Manley qui n'a rien fait pour le peuple. Marley se réfugie au milieu de sa cour d'admirateurs, fume plus, médite plus, solitaire pourtant, rêveur, comme s'il s'apercevait soudain que sans s'en rendre compte, il s'était fait voler l'essentiel. Une situation particulièrement flagrante le jour de ce concert où pendant que la pluie tombe, il attend seul dans sa BMW (Bob Marley And The Wailers), regard traqué sous ses dreadlocks.

Pour être devenu le prince, peut-être le pape du Reggae, Marley s'est trop rapproché de Dieu, trop éloigné de ses frères.

Quand on l'aime ce n'est plus lui qu'on aime mais son image, son symbole ou sa musique, et lorsqu'on le critique, c'est encore son image, son symbole ou sa musique qu'on critique. Le petit homme aux yeux de feu à la cœur lourd...

Pourtant Marley était juste un gosse du ghetto qui avait essayé de s'en sortir. Il avait construit un autre ghetto. Ces concerts avaient cette part de tragique, et ça vous foutait le blues.

Mais si le monde de la musique n'a plus qu'une chose en commun avec le reste de l'humanité, c'est la mort... Ça assure le scénariste d'avoir toujours une fin sous la main...

Lorsque Marley a su qu'il était gravement malade, il a voulu être soigné comme il a vécu : nourriture végétarienne, pas de produit chimique, une vie naturelle.

Je disais donc que Marley est arrivé en face du Seigneur et lui a dit un peu étonné quand même : « *Hey Mon, Dat's no cool* », et le seigneur qui n'a pas l'habitude de se comporter comme un enfant gâté lui a répondu : « *Je sais mais j'en avais tellement envie...* ».

Les disques, c'est vrai, pour des raisons de mise en place, arrivent mal du côté du paradis. Par contre lorsqu'il y a une jam, ça chauffe plus qu'en enfer...

Du moins je l'espère.

So long Mon.

Patrick Coutin

Cher Bob, cher Marley,

J'étais à Paris ce soir du 11 mai et ta mort m'a frappé comme une incongruité. Depuis quelques temps les bulletins de santé se faisaient plus rares mais aussi plus optimistes. Certaines rumeurs laissaient même à penser qu'une nouvelle tournée était envisagée. Déjà nous espérons revivre un moment semblable à celui du 3 juillet dernier, où tu officias devant près de 50.000 personnes venues de tous les horizons, les plongeant dans un bain de reggae, réalisant

pour un instant l'union des Rastamen et de Babylone. Nous ne revivrons pas cela, jamais rien de semblable, ni rien d'autre avec toi. Lorsque tu entrepris cette tournée triomphale, te savais-tu déjà atteint de la plus babylonienne des maladies ? Y as-tu jeté ton ultime force, donné le meilleur de toi-même, sachant qu'une fois leur mission achevée, les messies doivent disparaître ? La nombriliste Babylone a relégué ta mort au rang des faits divers. La Babylone française renouvelait ses monarques, au terme d'une longue campagne électorale plus assourdissante que ta sono. Les nécrologues de service t'abandonnèrent après quelques colonnes, plus rapidement encore qu'ils ne l'avaient fait pour Monsieur John Lennon. C'est qu'ils préférèrent les chansons aux hymnes, et les rock stars aux prophètes. Au lendemain de ta mort, il a suffi d'un attentat manqué pour que les hyènes lâchent leurs proies. Ce second pape fut sauvé. Le Christ serait-il plus puissant que Jah ? N'était-ce qu'un avertissement ? Puisque le reggae est bien vivant et sorti du ghetto grâce à toi, puisque ton message a été entendu de par le monde, ta mission est accomplie. Bob Marley est mort. Que le règne de Jah commence...

Georges-Henri Pélard

o

Cher Bob Marley,

Depuis ce vieux train qui m'emmène, j'ai d'abord découvert des paysages qui défilèrent comme des songes. J'ai regardé les passagers et leurs visages. J'ai appris à les haïr, à les aimer et ça m'a bien occupé tout ce temps.

D'abord je ne l'ai pas remarqué : on a traversé quelques gares ; des visages connus sont descendus, des étrangers les ont remplacés. C'était, de manière à peine perceptible chaque fois, comme si les premiers emportaient un peu de moi. Hier, c'était vous, un petit rien qui manque, coincé entre l'élection d'un nouveau Président et l'attentat contre un chef religieux qui, comme vous, célébra un jour une messe au Bourget.

Des étrangers montent à chaque arrêt. Ils portent la beauté du monde et leur sourire s'adresse aux étoiles. Avec ceux qui les précèdent, ils ont peur de parler. Un jour, je le sais, je me retrouverai comme vous, cerné de silence. La mort sera partout, sur ces visages nouveaux, prête à me cueillir.

Mon corps se déferera, redeviendra oxygène, hydrogène, et nous nous retrouverons. Nos atomes flotteront sur tous les continents, et croiseront au hasard, ceux qui constituèrent le nez de Cléopâtre ou l'œil de Léonard de Vinci. A nous tous, nous serons l'air que respireront ceux qui nous auront suivis.

José Ferré.

o